Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

6 | 2004

La nuit

La notte. Ordine, sicurezza e disciplinamento in età moderna, sous la direction de M. SBRICCOLI,
Florence, Ponte alle Grazie, 1991

Andrea Martignoni

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/1981>

DOI : 10.4000/questes.1981

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 15 janvier 2004

Pagination : 36-42

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Andrea Martignoni, « *La notte. Ordine, sicurezza e disciplinamento in età moderna*, sous la direction de M. SBRICCOLI, Florence, Ponte alle Grazie, 1991 », *Questes* [En ligne], 6 | 2004, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questes/1981> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questes.1981>

995) en compagnie de Dané, qui l'a rejoint. La nuit est le cadre du préambule de certains épisodes délirants : dans le *Lancelot en Prose*, Guenièvre découvre Lancelot trompé par Brisane et couchant avec la fille de Pellés et le chasse ; il devient fou très peu de temps après. La conception de Galaad a lieu également de nuit. On trouve cependant des épisodes nocturnes plus positifs : dans *Partenopeu de Blois*, Uraque découvre le héros pendant une exploration de la forêt d'Ardenne (vv. 5950-6178). Dans *Jaufre*, un combat initiatique oppose le chevalier en quête de Taulat de Rogimon à un chevalier noir (vv. 5270-5432). La liste n'en est pas exhaustive ; elle indique les valeurs principales qui semblent pouvoir être dégagées de la lecture des textes médiévaux.

Réflexions autour d'un livre

Andrea MARTIGNONI

La notte. Ordine, sicurezza e disciplinamento in età moderna,
sous la direction de M. SBRICCOLI, Florence, Ponte alle Grazie, 1991

S'il y a un livre incontournable pour le dévoilement de la problématique du nocturne à la fin du Moyen Age et à l'époque moderne, c'est bien celui qui a vu le jour sous la direction de Mario Sbriccoli. Un livre intense, un livre important, un livre qui à travers de nombreuses contributions de spécialistes italiens a su poser de véritables questions pour penser la nuit en tant que sujet historiographique. De bonnes interrogations, des approches différentes et

multiples, mais aussi des éclairages méthodologiques qui, avec finesse, invitent tout lecteur – la seule condition c’est de savoir lire l’italien – à un voyage à travers les réalités ainsi que les imaginaires de et produits par la nuit entre Moyen Âge et époque moderne.

Ceci n’est pas un compte rendu exhaustif, mais simplement une réflexion transversale pour parcourir à nouveau les contributions qui nous ont le plus intéressé. Parmi elles, signalons celle de Mario Sbriccoli qui s’interroge surtout sur la définition juridico-normative de la nuit et sur sa normalisation dans le paysage institutionnel italien [*Nox qui nocet. I giuristi, l’ordine e la normalizzazione dell’immaginario*] ; celle de Jean-Claude Maire Vigueur qui propose à travers deux procès de canonisation, celui de Chiara da Montefalco et celui de Niccolò da Tolentino, tous les deux morts au début du XIV^e siècle, des considérations sur le rôle et la fonction de la nuit dans l’expérience religieuse médiévale. En effet, la nuit possède une duplicité fonctionnelle : la nuit comme temps de prière et de méditation sur le modèle du recueillement solitaire du Christ dans le Gethsémani ; la nuit comme temps de tentation, d’épreuve, temps du surnaturel démoniaque. [*Valenze della notte in alcune esperienze religiose medievali*]. La contribution de Silvia Mantini tente une synthèse d’opposition entre la nuit dans l’espace urbain, silencieuse et vidée par le pouvoir politique, et la nuit dans la campagne, nuit habitée par l’activité des hommes et peuplée de figures surnaturelles et imaginaires [*Notte in città, notte in campagna tra Medioevo ed età moderna*] ; celle d’Elisabeth Crouzet-Pavan ouvre les portes à

la nuit vénitienne des XIII^e et XIV^e siècles. Une nuit qui fut au centre de la pensée politique et qui fut le sujet d'une production normative fort importante. En partant des sources publiques et normatives, la nuit vénitienne apparaît comme espace-temps à contrôler, à maîtriser, à surveiller [*Potere politico e spazio sociale : il controllo della notte a Venezia nei secoli XIII-XV*]. La réflexion d'Ottavia Niccoli, pour sa part, nous conduit d'emblée au cœur de l'époque moderne en interrogeant la nuit, pour le XVI^e et le XVII^e siècle, en tant qu'espace-temps propice à des rites nocturnes oscillant entre hétérodoxie et orthodoxie. L'exemple évoqué est celui des processions nocturnes, processions le plus souvent de caractère pénitentiel. Les processions nocturnes étaient notamment préconisées et encadrées par les jésuites qui y voyaient un moyen efficace pour endurcir et affermir la dévotion des fidèles [*Riti notturni : le processioni fra Cinquecento e Seicento*]. Enfin la dernière contribution que nous aimerions évoquer ici est celle de Lucia Corrain qui se déploie dans une ample investigation iconographique de la peinture du XV^e au XVII^e siècle – de Duccio di Buoninsegna à Gerrit Honthorst – attirant l'attention sur les présences de la nuit dans l'art et réfléchissant sur les modalités artistiques et techniques de la représentation du nocturne. Elle insiste notamment – ce qui prête à débat – sur la mise en marge de la nuit par l'invention de la perspective, en suggérant comment la nuit fut relativement absente de la peinture de la Renaissance. Une sorte de présence impossible. [*Raffigurare la notte*].

Dans un effort de synthèse forcément très réducteur et conscient de la probable distorsion de lecture qui pourrait s'ensuivre, nous aimerions maintenant proposer quelques notes de lecture.

La nuit possède une valeur négative intrinsèque. Sa perception institutionnelle et culturelle l'ont déterminée ainsi. La lecture des sources juridico-normatives issues du paysage urbain italien du Moyen Âge le confirmera aisément. La nuit fait peur, inquiète, terrifie. La nuit est perçue comme le temps du possible désordre, de la transgression, du crime : c'est le *tempus malae praesumptionis*. Voilà l'un des véritables visages de la nuit forgé par la pensée juridique. *Nox quia nocet*. Les autorités communales, les garantes à la fois de l'*ordo civitatis* et de la *pax publica* (M. Sbriccoli), créent et codifient donc le problème de la nuit. A partir des XIII^e et XIV^e siècles, on assiste à un endurcissement de la rigueur administrative et judiciaire visant à un meilleur contrôle et à une plus vigilante surveillance du temps de la nuit dans l'espace urbain. Des magistratures sont créées. Les *Domini de nocte* vénitiens en sont l'exemple par excellence (E. Crouzet-Pavan). Mise en place vers la moitié du XIII^e siècle, cette magistrature était la garante, jour et nuit, de l'ordre public. La même pragmatique mise en place d'une législation de contrôle, à travers des magistratures proprement adaptées, se retrouve dans d'autres villes médiévales italiennes comme Florence, où 600 gardes nocturnes, au rythme d'une rotation de 300 hommes, veillaient sur l'espace urbain. Contrôler et surveiller la nuit dans la ville médiévale – ce temps d'une liberté dangereuse et de la mise en cause de l'ordre

constitué – équivaut à une affirmation forte de la légitimation du pouvoir. Ordre public et affirmation du pouvoir vont de pair. Au cœur de la législation statutaire de l'Italie communale se mettent en place progressivement trois stratégies qui visent à une plus grande normalisation de la nuit : généralisation du couvre-feu, vigilance spécifique par l'instauration de magistratures préposées à l'ordre, et enfin durcissement des peines prévues pour les transgresseurs, peines qui s'avèrent doublées par rapport à celles prévues pour le jour.

Il faut dès lors s'interroger sur cette négativité intrinsèque à la nuit. Reflète-t-elle, pour l'historien, un lien structurel et réel entre discours politique et réalité ou alors, au contraire, sommes-nous dans une politique de l'imaginaire et de l'affirmation idéologique ? En d'autres termes, si le pouvoir urbain voit de plus en plus dans la nuit le temps d'une augmentation exponentielle des conduites frauduleuses, du crime et de l'immoralité, cette vision correspond-elle à la réalité crue documentée par les archives judiciaires (E. Crouzet-Pavan) ? C'est dans cette redéfinition politique du temps et de la vie urbaine qu'il y a distorsion. En effet, les archives judiciaires vénitiennes – mais Venise n'est point une exception – font état d'un nombre peu élevé de procès pour des infractions nocturnes instruits par les Seigneurs de la Nuit. La plupart des crimes sont commis dans la visibilité du jour et ne sont donc pas propres à cet espace de marginalité qu'est la nuit urbaine. Mais cette réalité est bien sûr mouvante et instable. Au XV^e siècle, du moins pour Venise, on assiste notamment à une recrudescence de la réglementation visant à la surveillance nocturne, mais aussi

à une augmentation sensible des désordres pendant la nuit. Plus qu'un temps de dangers réels, la nuit devient un temps de l'insubordination envers l'ordre constitué. Temps de la dissimulation, temps de la contestation – graffiti, actes iconoclastes, cris et blasphèmes – la nuit introduit dans l'univers urbain une liberté dangereuse parce qu'elle s'attaque au cœur même de la légitimation du pouvoir, à la *pax civitatis*.

Mais si la nuit est un espace-temps, comment prend-elle corps dans la ville ? Sauf pour Venise, ville sans portes ni murailles, le nocturne coïncide avec la fermeture des portes et donc à un espace urbain fermé sur lui-même. Si la nuit est le temps des portes fermées, elle existe surtout parce qu'elle est délimitée, annoncée lors de son début et de sa fin. Ce sont les cloches qui font la nuit dans la ville médiévale. Le nocturne est donc indissociablement lié au retentissement du son des cloches. Ce sont donc les autorités laïques qui déterminent la durée de la nuit en cette fin de Moyen Age.

On annonce les vêpres, les portes se ferment, le couvre-feu s'impose. A Venise, en règle générale, c'est la Rialtina qui annonce la venue de la nuit. La Marangona, quant à elle, annonce la venue du jour et la reprise des activités urbaines. « *Et là ne sonnent pas les horologes à la mode de la France, mais à l'italienne, c'est assavoir depuis le commencement de la nuyt en quelque temps que ce soit une heure et ainsy jusques à la fin du jour suivant et finissent à vingt*

quatre heures », écrit Denis Possot lors de son voyage en Italie en 1532 (E. Crouzet-Pavan).

Voilà donc des problématiques, des pistes de recherche, des questionnements qui ont su interroger la nuit dans sa nature, sa perception et ses mystères entre Moyen Âge et époque moderne. L'image qui en découle est celle d'une nuit dépossédée, quelque part, de sa propre nature. Institutionnellement, la nuit dans la ville médiévale est perçue – ce qui ne veut pas dire vécue – comme un temps de suspension, de vide. Mais dans la réalité et dans l'imaginaire, le politique trouve sa défaite. Les hommes ainsi que leurs démons ou leurs anges feront toujours de la nuit une étape incontournable du voyage qu'est la vie.